

© Éditions Galilée

Pascal Quignard France

Mourir de penser

L'auteur

Pascal Quignard est né en 1948 à Verneuil-sur-Avre (France). Il est l'auteur d'une œuvre riche et très diverse qui rassemble notamment contes, romans, essais et écrits sur la peinture. *Tous les matins du monde* l'a révélé au grand public en 1991.

Le premier tome de *Dernier Royaume*, *Les Ombres errantes*, a obtenu le prix Goncourt en 2002. Le neuvième tome de cette série, *Mourir de penser*, paraît à la rentrée 2014 chez Grasset.

L'œuvre

Mourir de penser [Dernier royaume IX] (Grasset, 2014)
Sur l'image qui manque à nos jours (Arléa, 2014) [62 p.]
L'Étre du balbutiement, essai sur Sacher-Masoch (Mercure de France, 2014) [201 p.]
Les Solidarités mystérieuses (Gallimard, 2011 ; Folio, 2013) [251p.]
La Suite des chats et des ânes (Presse Sorbonne Nouvelle, 2013) [148p.]
Leçons de solfège et de piano (Arléa, 2013) [49p.]
L'Origine de la danse (Galilée, 2013) [172p.]
Les Désarçonnés [Dernier royaume VII] (Grasset, 2012)
Portraits de la pensée (Nicolas Chaudun, 2011) [144 p.]
INTER Inter ærias fagos, ouvrage collectif (Argol, 2011) [164 p.]
La Barque silencieuse (Dernier Royaume VI) (Seuil, 2009) [237 p.]
Les Tablettes de buis d'Aprononia Avitia (Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2006) [146 p.]
Boutès (Galilée, 2008) [88 p.]
La Nuit sexuelle (Flammarion, 2007 ; J'ai Lu, 2009) [219 p.]
Le Petit Cupidon (Galilée, 2006) [45 p.]
L'Enfant au visage couleur de la mort, conte (Galilée, 2006) [82 p.]
Ethelrude et Wolfram, conte (Galilée, 2006) [36 p.]
Triomphe du temps, quatre contes (Galilée, 2006) [74 p.]
Cécile Reims grave Hans Bellmer (Le Cercle d'art, 2006) [199 p.]
Quartier de la transportation, avec Jean-Paul Marcheschi (Le Rouergue, 2006) [107 p.]
Villa Amalia (Gallimard, 2006 ; Folio, 2007) [300 p.]
Requiem (Galilée, 2006) [60 p.]
Pour trouver les enfers (Galilée, 2005 **INDISPONIBLE**) [60 p.]
Écrits de l'éphémère (Galilée, 2005 **INDISPONIBLE**) [290 p.]
Inter ærias fagos, avec Valerio Adami (Galilée, 2005)
Sordidissimes [Dernier royaume V] (Grasset, 2005 ; Folio, 2007) [285 p.]
Les Paradisiaques [Dernier royaume IV] (Grasset, 2005 ; Folio, 2007) [311 p.]

L'œuvre (suite)

Abîmes [Dernier royaume III] (Grasset, 2002 ; Folio, 2005) [273 p.]
Sur le Jadis [Dernier royaume II] (Grasset, 2002 ; Folio, 2005) [324 p.]
Les Ombres errantes [Dernier royaume I] (Grasset, 2002 ; Folio, 2004) [201 p.] **PRIX GONCOURT 2002**
Tondo, avec Pierre Skira (Flammarion, 2002) [61 p.]
Terrasse à Rome (Gallimard, 2000 ; Folio, 2002) [128 p.]
Georges de La Tour (Flohic 1998 **ÉPUISÉ** ; Galilée, 2005) [80 p.]
Vie secrète (Gallimard, 1998 ; Folio, 2002) [486 p.]
La Haine de la musique (Calmann-Lévy, 1996 ; Folio, 2002) [300 p.]
Rhétorique spéculative (Calmann-Lévy, 1995 ; Folio, 2002) [198 p.]
L'Amour conjugal, roman (Patrice Trigano, 1994)
Les Septante, conte (Patrice Trigano, 1994)
Le Sexe et l'Effroi (Gallimard, 1994 **INDISPONIBLE** ; Folio, 2002) [356 p.]
L'Occupation américaine, roman (Seuil, 1994 ; Seuil, coll. « Points », 2009)
Le Nom sur le bout de la langue (P.O.L., 1993 ; Folio, 2002) [112 p.]
Tous les matins du monde (Gallimard, 1992 **INDISPONIBLE** ; Folio, 2002) [117 p.]
La Frontière, roman (Michel Chandeigne, 1992 ; Folio, 2002) [88 p.]
Petits Traités, tomes I à VIII (Adrien Marght, 1990 ; Folio, 1999) [1296 p.]
La Raison (Le Promeneur, 1990)
Kong Souen-Long, Sur le doigt qui montre cela (Michel Chandeigne, 1990)
Albucius (P.O.L., 1990 ; Livre de Poche, 2001 ; Folio, 2004) [238 p.]
Les Escaliers de Chambord (Gallimard, 1989 **INDISPONIBLE** ; Folio, 2002) [384 p.]
La Leçon de musique (Hachette, 1991 **ÉPUISÉ** ; Gallimard poche, 2002) [122 p.]
Une gêne technique à l'égard des fragments (Fata Morgana, 1986 ; Galilée, 2005) [81 p.]
Le Salon du Wurtemberg (Gallimard, 1986 **INDISPONIBLE** ; Folio, 2002) [433 p.]
Le Vœu de silence. Essai sur Louis-René des Forêts (Fata Morgana, 1985 ; Galilée, 2005) [80 p.]
Les Tablettes de buis d'Aprononia Avitia (Gallimard, 1984 ; « L'Imaginaire », 2006) [146 p.]
Carus (Gallimard, 1980 ; « Folio », 2002) [32 p.]
Le Secret du domaine, conte (Éditions de l'Amitié, 1980)
Le Lecteur (Gallimard, 1976)
Michel Deguy (Seghers, 1975 **ÉPUISÉ**) [157 p.]
La Parole de la Délie. Essai sur Maurice Scève (Mercure de France, 1974 ; Mercure de France, 2001 **INDISPONIBLE**) [191 p.]
Lycophon, Alexandra (Mercure de France, 1971 ; Gallimard, coll. « Poésie », 2010) [316 p.]

Mourir de penser [Dernier royaume IX] (Grasset, 2014)

Pascal Quignard
Mourir de penser



Le neuvième tome de *Dernier Royaume* est consacré à la pensée. Ainsi Pascal Quignard arrive au cœur de sa quête. Livre après livre, *Dernier Royaume* cherche à éprouver une autre façon de penser. Un mode de penser qui n'a rien à voir avec la phi-

losophie. Une façon de s'attacher à la lettre, à la fragmentation de la langue écrite, et d'avancer en décomposant les images des rêves, en désordonnant les formes verbales, en exhumant les textes sources. Ce livre explore trois choses. Comment la pensée et la mort se touchent.

Comment la pensée est proche de la mélancolie. Comment la pensée s'abrite auprès du traumatisme. Celui qui pense « compense » un très vieil abandon. Ce qui fait le fond de la pensée c'est la mère manquante.

De même que le rêve est un sens dont les images désordonnées, condensées, paradoxales, intuitionnent quelque chose qui a précédé le sommeil et qui fait retour en elles, de même la pensée est un sens qui use de mots écrits, retranscrits, traduits, épluchés, étymologisés, néologisés, lesquels projettent des liens entre des silhouettes éparées, où on s'est jadis perdu.

Sur l'image qui manque à nos jours (Arléa, 2014) (62 p.)



« Je ne suis pas historien de l'art. Je ne suis pas philosophe. Je ne suis ni latiniste ni helléniste ni archéologue ni psychanalyste. Je suis simplement un homme qui a beaucoup lu, un lettré ou, mieux encore, un littéraire, c'est-à-dire un homme qui

apprend sans cesse à écrire ses lettres, à les déchiffrer, à les transposer, qui ne cesse de poursuivre cet apprentissage, qui aime follement lire, étudier, traduire, retraduire, écrire. C'est ainsi qu'il y a un apprendre qui ne rencontre jamais le connaître – et qui est infini. Cet infini est ma vie.

Une image manque à la source. Personne d'entre nous n'a pu assister à la scène sexuelle dont il résulte. L'enfant qui en provient l'imagine sans finir. »

L'Être du balbutiement, essai sur Sacher-Masoch (Mercure de France, 2014) (201 p.)



Pour comprendre, pour lire Sacher-Masoch, il faut d'abord se débarrasser de l'équivoque du masochisme et des interprétations cliniques ou philosophiques qu'on en a données. Reste alors une parole, dont l'être n'est pas affirmation, nomi-

nation claire et consciente de soi, mais balbutiement. La recherche de l'être de Masoch devient alors une sorte d'enquête étymologique, qui recourt aussi bien à l'étude des racines grecques et latines qu'à des sortes de parenthèses – sur Heidegger ou le *Roman de Renart* – permettant d'approcher, comme des ruses de guerre de l'esprit, l'énigme masochienne. Ainsi Pascal Quignard développe-t-il un discours qui n'est ni psychanalytique ni structuraliste, ni historique ni marxiste, mais dévoilement d'une lecture indépendante, elle-même insérée dans le vaste discours des œuvres littéraires, toujours contemporaines les unes des autres, toujours perdues les unes dans les autres, toujours en train de se lire.

Les Solidarités mystérieuses (Gallimard, 2011 ; Folio, 2013) (251p.)



«Ce n'était pas de l'amour, le sentiment qui régnait entre eux deux. Ce n'était pas non plus une espèce de pardon automatique. C'était une solidarité mystérieuse. C'était un lien sans origine dans la mesure où aucun prétexte, aucun événement, à aucun

moment, ne l'avait décidé ainsi.»

La Suite des chats et des ânes (Presse Sorbonne Nouvelle, 2013) (148p.)



« Régulièrement, Pascal Quignard me fait l'amitié de répondre à l'invitation de venir travailler avec les étudiants de Doctorat et Master ». La Leçon que Pascal Quignard prononça en Sorbonne, le 15 janvier 2013, portait sur *Les Solidarités mystérieuses*,

dernier roman en date que les éditions Gallimard avaient publié en octobre 2011.

L'extrême beauté des pages qu'on va lire relève de ce geste impossible qu'est la Leçon dans son désir de clarification. Geste prenant conscience que l'on ne peut faire la lumière sur les puissances obscures de l'écriture sans faire lever des ombres à nouveau et les contre-jours de l'écrivain affronté à ses propres mystères. Ce sont quinze versions dont la suite organise un dispositif fugué : I. Leçon donnée le 15 janvier 2013 à la Sorbonne sur la rédaction et la réception du roman *Les Solidarités mystérieuses*, II. Vies des Lumières, III. Chutes des *Solidarités mystérieuses*, IV. De cato, V. Sur la réticence, VI. Poème sur les chats, VII. Les ânes, VIII. Les Mémoires d'un âne, IX. Anne, X. Ailleurs, XI. De luce, XII. L'animal athée, XIII. Le silence des Kalapuya, XIV. Shillourokamba, XV. Les chats haret.

Les Désarçonnés [Dernier royaume VII] (Grasset, 2012)



« Dans *Les desarçonnés* j'évoque ceux qui tombent et se relèvent. Curieusement je défends ce dont j'ai si souvent fait les frais : la dépression nerveuse. C'est étrange d'intercéder pour ce dont on ne veut plus jamais revoir le visage. Si on veut changer de

vie, si on veut changer de famille, si on veut changer de couple, si on veut changer de maison, si on veut changer de pays, il faut repasser par la case départ.

Ma thèse est infiniment simple : c'est que la dépression nerveuse et la détresse originaires sont la même chose. (...) Toute métamorphose suppose un reconditionnement à zéro. La dépression miracle. Ce n'est pas le médecin, le psychanalyste, le prêtre, l'antidépresseur, la drogue, qui guérissent de la dépression, c'est la dépression.

L'autre thèse de ce livre est plus archaïque. Elle apparaît au tout début de notre histoire. Sur les parois des grottes s'opposent déjà les animaux grégaires et les bêtes solitaires. Tous les Anciens pensaient que la vie sociale était mauvaise. Ils estimaient qu'il n'y a pas un système politique meilleur que les autres. Tout système politique est atroce. Tout Etat suppose une hiérarchie, clive et oppose des dominants et des dominés, instruit une lutte à mort inguérissable, construit une violence qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même. Mon oncle, Jean Bruneau(...) revenait du camp de Dachau et était astreint par le sort à réapprendre tout lui-même. Son exemple encourageait mes jours. Au-delà de la mort il continue à exercer un ascendant absolu sur moi. (...) Il m'a toujours dit : Méfiance ! Méfie-toi de tout ce qui fait groupe. La majorité est mauvaise. La solitude est référente.(...) Renonce au siècle, fuis les villes, dès que tu vois un prince fiche le camp, cache-toi. » P. Q.

Portraits de la pensée (Nicolas Chaudun, 2011) (144 p.)



Comment peindre la pensée, et pourquoi ? Manifestation de l'invisible, la pensée donne lieu à tout un ensemble de pratiques collectives et individuelles, recherche spéculative, discussion, rassemblement spirituel...

Le Siècle d'or nous a légué un vaste corpus d'images et notamment de portraits, réalisant l'incarnation de la pensée, à travers un geste, une expression, une attitude, un attribut... Ont alors émergé les figures du sage vagabond, du philosophe, de la sainte, du poète ou du mendiant, baignées par la culture humaniste, les recommandations spirituelles de la Réforme catholique ou encore l'héritage très présent de la philosophie stoïcienne.

Aujourd'hui, 45 des portraits surgis de cette effervescence spirituelle et philosophique qui se propage durant le XVII^e siècle, de Madrid à Naples puis à Rome, jusqu'à l'Utrecht septentrional, sont rassemblés dans cet ouvrage admirable, présenté par Pascal Quignard.

INTER Inter aërias fagos, ouvrage collectif (Argol, 2011) (164 p.)



« Inter aërias fagos », poème écrit en latin par Pascal Quignard en 1976, se révèle, dans le bouleversant récit qu'il fait dans ce livre, comme la matrice de son œuvre.

«Inter aërias fagos» marque l'origine d'une vie à venir de lecture, d'écriture et de silence.

Bénédicte Gorrillot, singulière universitaire latiniste, a confié la traduction d' « Inter aërias fagos » à des poètes, en les exhortant de prendre toutes les libertés personnelles au plus près de leur langue. *INTER* est né. Un livre entre-deux. Entre latin et français. Un livre de l'un, Pascal Quignard, et un livre de sept autres, Pierre Alferi, Éric Clémens, Michel Deguy, Bénédicte Gorrillot, Emmanuel Hocquard, Christian Prigent, Jude Stéfan. Un livre qui se déploie en sept poèmes saisissants. Une aventure unique de traduction littéraire par sept écrivains latinistes contemporains.

La Barque silencieuse (Dernier Royaume VI) (Seuil, 2009) (237 p.)



Il s'agit de la recherche d'un mode de vie, plus singulier, plus radical, plus profond, sans jugement, sans société, sans dieux. C'est une suite de contes. C'est une suite de petits romans, d'anecdotes historiques, de fragments biographiques (la mort de Madame

de La Fayette, Ninon de Lenclos, Henriette d'Angleterre, Arria l'Aînée, Étienne de La Boétie ...). C'est une suite d'étymologies (l'origine du mot *corbillard*, l'origine du mot *liberté*, de la négation, du mot *vertu*, du mot *hiver*...).

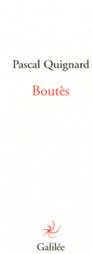
Les Tablettes de buis d'Apropenia Avitia (Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2006) (146 p.)



À la fin du IV^e siècle de notre ère, une patricienne romaine âgée de cinquante et un ans tient son journal, ou plutôt une sorte d'agenda.

Elle consigne sur des tablettes de bois des achats qu'elle projette, des rentrées d'argent, des plaisanteries, des scènes qui l'ont touchée. Pendant vingt ans, Apropenia Avitia se consacre à cette tâche méticuleuse, dédaignant de voir la mort de l'Empire, le pouvoir chrétien qui s'étend, les troupes gothiques qui investissent à trois reprises la Ville. Elle aime l'or. Elle aime la grandeur des parcs et les barques plates chargées d'amphores et d'avoine qui passent sur le Tibre. Elle aime descendre aux cuisines et dévorer tout à coup. Elle aime les hommes qui oublient de temps en temps le regard des autres hommes. Elle aime les vantaux aux fenêtres qui ne laissent pas passer le jour.

Boutès (Galilée, 2008)



Dès la fin du Mycénien la légende court d'une île mystérieuse sur les rives de laquelle les marins périssaient attirés par le chant des oiseaux.

On racontait que les navigateurs qui passaient le long de ces côtes se faisaient emplir leurs oreilles de cire pour ne pas être déroutés et mourir. Même Orphée le Musicien ne voulut rien entendre de ce chant continu. Ulysse le premier souhaita l'entendre. Il prit la précaution de se faire attacher les pieds et les mains au mât de son navire.

Seul Boutès sauta.

La Nuit sexuelle (Flammarion, 2007)



« Quand on sonde le fond de son cœur dans le silence de la nuit on a honte de l'indigence des images que nous nous sommes formées sur la joie. Je n'étais pas là la nuit où j'ai été conçu. Une image manque dans l'âme. On appelle cette image qui manque "l'origine". Nous cherchons cette image inexistante derrière tout ce

qu'on voit. Je cherche à faire un pas de plus vers la source de l'effroi que les hommes ressentent quand ils songent à ce qu'ils furent avant que leur corps projette une ombre dans ce monde. Si derrière la fascination, il y a l'image qui manque, derrière l'image qui manque, il y a encore quelque chose : la nuit.

Il y a trois nuits. Avant la naissance ce fut la nuit. C'est la nuit utérine. Une fois nés, au terme de chaque jour, c'est la nuit terrestre. Nous tombons de sommeil au sein d'elle. Comme le trou de la fascination absorbe, l'obscurité astrale engloutit et nous rêvons en elle. Et si c'est par la nuit qui est en nous, interne, que nous nous parlons, c'est dans la nuit externe, quotidienne, qui semble à nos yeux venir du ciel, que nous nous touchons.

Enfin, après la mort, l'âme se décompose dans une troisième sorte de nuit. La nuit qui régnait à l'intérieur du corps se décompose à son tour dans un effacement que nous ne pouvons anticiper. Cette nuit n'a plus aucun sens pour s'aborder. C'est la nuit infernale. Ainsi y a-t-il une nuit totalement sensorielle qui précède l'opposition astrale du jour et de la nuit. Nous procédons de cette poche d'ombre.

L'humanité transporta cette poche d'ombre avec elle, où elle se reproduisit, où elle rêva, où elle peignit. Elle pénétra irrésistiblement dans les grottes obscures où elle tourna son visage vers des écrans blancs de calcite sur lesquels des images involontaires surgissaient et se mouvaient par la projection de la flamme d'un flambeau. Des millénaires passent : elles continuent de défiler dans des salles étranges, édifiées dans le sous-sol des villes, où la ténèbre n'est plus divine mais produite artificiellement. » P. Q.

Le Petit Cupidon (Galilée, 2006)



Récit d'une histoire d'amour d'un autre temps.

L'Enfant au visage couleur de la mort, conte (Galilée, 2006)



Tandis que son père lui interdit formellement cette pratique, un enfant se met à lire des livres. Jusqu'à la compulsion, il lit, et lit encore. Peu à peu, la vie le quitte, sous toutes ses formes. Son visage se flétrit et prend les couleurs de la mort. Puis s'éloigne de l'humanité. Car *L'Enfant*, c'est avant tout l'histoire d'une chute.

Ethelrude et Wolfram, conte (Galilée, 2006)



« S'il lui arrive de s'aventurer sur le territoire du roman - ainsi, récemment, avec le très beau, très pur *Villa Amalia* (éd. Gallimard, 2006) -, c'est davantage et plus souvent sur celui du conte que l'on croise Pascal Quignard. La brièveté est sa distance de prédilection, l'étrangeté sa saison préférée. Et l'écrivain sait, derrière une histoire d'apparence simple, dans les profondeurs intouchables d'une narration, faire circuler le sens comme une rivière souterraine, invisible aux regards mais irriguant en secret le récit.

Ainsi de ces trois contes que l'écrivain nous propose aujourd'hui, et qui s'offrent comme trois infimes et denses blocs d'énigme pure, surgis d'un passé non daté, d'un "jadis" intemporel. On y croise ici une brodeuse semblant tout droit sortie d'un tableau flamand, là, reclus au sommet d'une tour, un enfant "au visage de la couleur de la mort", ailleurs des vieillards ascétiques, comme dépouillés de toute chair sinon de tout désir, et encore des hommes semblant marcher à la lisière du monde des vivants et de celui des morts. L'écriture de Pascal Quignard, d'une simplicité superbe et savante, invite à pénétrer dans le domaine non pas du fantastique, ou de l'irréel, mais du merveilleux - avec tout ce que ce mot suppose de possible effroi, de proximité de la folie et du néant. C'est tout simplement très beau. »

Nathalie Crom, *Télérama*

Triomphe du temps, quatre contes (Galilée, 2006)



Ce recueil de nouvelles mêle quatre histoires racontant les souvenirs d'enfance d'un homme, ainsi que le récit des déboires de deux amants déchirés qui se retrouvent au bord de la mort. Enfin, l'auteur raconte les déboires d'un maître et son élève qui déambulent dans les enfers en rêve, à travers une visite funèbre. La dernière nouvelle relate les mésaventures d'une femme sacrifiée par son mari après avoir accepté de troquer avec la mort.

Villa Amalia (Gallimard, 2006 ; Folio, 2007) (300 p.)

Pascal Quignard
Villa Amalia



« Loin devant les villas sur la digue, elle se tenait accroupie, les genoux au menton, en plein vent, sur le sable humide de la marée. Elle pouvait passer des heures devant les vagues, dans le vacarme, engloutie dans leur rythme comme dans l'étendue grise, de plus en plus bruyante et immense, de la mer. » P. Q.

Sordidissimes [Dernier royaume V] (Grasset, 2004 ; « Folio », 2007)

Pascal Quignard
Sordidissimes



« Les terreurs ne ressemblent pas aux bêtes qui les provoquent. Les affects n'ont pas les traits des ouragans dont la menace les effraie. Les blessures ne ressemblent pas aux armes. Les tristesses ne ressemblent pas aux mots. » P. Q.

Les Paradisiaques [Dernier royaume IV] (Grasset, 2004 ; « Folio », 2007)

Pascal Quignard
Les Paradisiaques



« Nous dépendons de nos lieux plus encore que de nos proches. » P. Q.

Abîmes [Dernier royaume III] (Grasset, 2002 ; « Folio », 2005)

Pascal Quignard
Abîmes



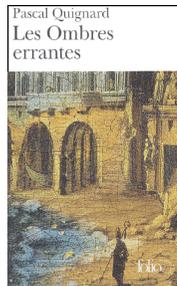
« Qu'on n'oublie pas que je ne dis rien qui soit sûr. Je laisse la langue où je suis né avancer ses vestiges et ces derniers se mêlent aux lectures et aux rêves. » P. Q.

Sur le Jadis [Dernier royaume II] (Grasset, 2002 ; « Folio », 2005)



« Le passé est un immense corps dont le présent est l'œil. Ce corps rêve. La voix l'a abandonné. » P. Q.

Les Ombres errantes [Dernier royaume I] (Grasset, 2002 ; « Folio », 2004)



« Il y a dans lire une attente qui ne cherche pas à aboutir. Lire c'est errer. La lecture est l'errance. » P. Q.

Terrasse à Rome (Gallimard, 2000 ; « Folio », 2002)



« Il y a un âge où on ne rencontre plus la vie mais le temps. On cesse de voir la vie vivre. On voit le temps qui est en train de dévorer la vie toute crue. Alors le cœur se serre. On se tient à des morceaux de bois pour voir encore un peu le spectacle qui saigne d'un bout à l'autre du monde et pour ne pas y tomber. » P. Q.

Vie secrète (Gallimard, 1998 ; « Folio », 2002)



« La vie de chacun d'entre nous n'est pas une tentative d'aimer. Elle est l'unique essai. » P. Q.

Le Sexe et l'Effroi (Gallimard, 1994 ; « Folio », 2002)

Pascal Quignard
Le sexe et l'effroi



« Quand Auguste réorganisa le monde romain sous la forme de l'empire, l'érotisme joyeux, anthropomorphe et précis des Grecs se transforma en mélancolie effrayée.

Des visages de femmes remplis de peur, le regard latéral, fixent un angle mort.

Le mot phallus n'existe pas. Les Romains appelaient fasci-

nus ce que les Grecs appelaient phallos. Dans le monde humain, comme dans le règne animal, fasciner contraint celui qui voit à ne plus détacher son regard. Il est immobilisé sur place, sans volonté, dans l'effroi.

Pourquoi, durant tant d'années, ai-je écrit ce livre ? Pour affronter ce mystère : c'est le plaisir qui est puritain.

La jouissance arrache la vision de ce que le désir n'avait fait que commencer de dévoiler. » P. Q.

Le Nom sur le bout de la langue (P.O.L, 1993 ; « Folio », 2002)

Pascal Quignard
Le nom sur le bout de la langue



Histoire d'une promesse faite au diable, en échange d'un immédiat bienfait, et histoire dont l'imprudente qui a promis va s'en délivrer, c'est d'abord un conte, un vrai conte, de ceux que l'on trouve dans les collections de notre enfance. C'est aussi un conte pour adultes, car ce qui est en général à lire entre les

mots dans ceux qui lui ont servi de modèle est ici violemment sensible, ou présent, affleure sans cesse à la surface du récit : si l'enjeu de la promesse est l'âme de celle qui doit la tenir, il est aussi son corps. Le texte du conte se place sous le signe de cette double possession, il en redouble l'intensité.

Mais le prétexte, à savoir le souvenir que l'héroïne doit absolument garder d'un nom qui va devenir "le nom sur le bout de la langue", ce prétexte élargit le conte médiéval aux dimensions d'une réflexion sur la langue, son défaut. Réflexion qui alimente la dernière partie du livre en un "petit traité" où Pascal Quignard plonge à la fois dans sa biographie et dans notre culture pour analyser ces moments de stupéfaction où nous disparaissions dans le mystère de la langue.

Tous les matins du monde (Gallimard, 1992 ; « Folio », 2002)

Pascal Quignard
Tous les matins du monde



« Il poussa la porte qui donnait sur la balustrade et le jardin de derrière et il vit soudain l'ombre de sa femme morte qui se tenait à ses côtés. Ils marchèrent sur la pelouse. Il se prit de nouveau à pleurer doucement. Ils allèrent jusqu'à la barque. L'ombre de Madame de Sainte Colombe monta dans la barque blanche

tandis qu'il en retenait le bord et la maintenait près de la rive. Elle avait retroussé sa robe pour poser le pied sur le plancher humide de la barque. Il se redressa. Les larmes glissaient sur ses joues. Il murmura :

- Je ne sais comment dire : Douze ans ont passé mais les draps de notre lit ne sont pas encore froids. » P. Q.

Les Escaliers de Chambord (Gallimard, 1989 ; « Folio », 2002)

Pascal Quignard
Les escaliers de Chambord



Un homme a froid parce qu'il a oublié un ancien prénom. Il collectionne sur la terre entière tout ce qu'une main d'enfant peut étreindre. À Rome, à Tokyo, à Paris, à Londres, Édouard Furfooz vend des vieux jouets, des poupées, des miniatures, des dessus de tabatière : il vend les dons des Saturnales.

Arrive le solstice d'hiver, où tout ce qui est petit est aimé, où les jours sont les plus courts.

Alors que l'année, le feu, le soleil se préparent à revenir, c'est un intense amour qui revient.

Le Salon du Wurtemberg (Gallimard, 1986 ;
« Folio », 2002)



Retiré dans la vaste propriété familiale, à Bergheim, dans le Wurtemberg, un musicien célèbre revoit son enfance, cet univers déchiré entre deux langues, composé de chats, d'enfants, de vieilles demoiselles d'un raffinement d'un autre âge. Il revoit sa mère qui l'a abandonné quand il avait quatre ans. Il découvre ce qui

fait le centre, peut-être, de sa vie : l'amitié qu'il a portée à Florent, dans les années soixante. Les années passent et des êtres qui s'étaient séparés dans la violence ou la tristesse, dix ans après, se retrouvent. Ce sont des souvenirs qui tout à coup mettent le sang aux joues, des couleurs qui brusquement luisent, des sons, des visages et des noms qui font soudain sauter le cœur.